

INTERPRÉTATION DU MONDE MODERNE (1)

Je viens de lire un livre captivant comme un roman. On ne me croirait pas si je disais qu'ils'agit d'un de ces livres à couverture rouge qui paraissent dans la « Bibliothèque de Philosophie scientifique » du Dr Gustave Le Bon. Ce sont d'ordinaire des ouvrages aux ères traitant des problèmes les plus ardu de la science et de la philosophie. Celui-ci est digne de ses aînés par son inspiration et sa tenue, mais s'en distingue par une tournure originale qui lui donne une saveur rare.

Ce n'est pas un traité dogmatique ; ce n'est pas une monographie savante ; ce n'est pas le tableau récapitulatif des derniers résultats ou des plus récentes découvertes d'une science. C'est tout simplement la confession d'un esprit qui fait le tour des idées et des doctrines et veut se donner à lui-même une explication du monde. C'est la tentative d'un homme cultivé et sincère, à la fois positif et idéaliste, de trouver une solution ou une réponse aux multiples problèmes que posent la vie et la pensée modernes. C'est, ainsi que l'indique le titre, un essai « d'interprétation du monde moderne », et il est dû à un de ces chefs d'industrie « au cerveau assez puissant, suivant les propres termes du préfacier, M. Ferdinand Brunet, doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Paris, pour s'élever au-dessus du terre à terre des contrats de louage ou de publicité, et dont le calcul du prix de revient — pour nécessaire qu'il soit — est incapable de remplir l'âme ni même d'accaparer l'effort. »

Tentative intéressante, passionnante au premier chef que celle d'expliquer, d'interpréter le monde moderne !

L'auteur ne se propose rien moins que d'élaborer « un système du monde, une règle de vie ». Il ne cache pas ce qu'un tel dessein peut avoir de prétentieux ou d'outrancier. « Mais, ajoute-t-il, sans doute me croira-t-on si je proteste ici de n'avoir jamais songé à décréter pour l'U-

nivers. Ce que j'ai entrepris, c'est bonnement de m'expliquer à moi-même et aux autres, de *m'expliquer* au sens latin du terme qui est de déployer, d'ouvrir pli par pli, de dérouler. »

Il s'agit donc, je l'ai dit plus haut, d'une sorte de confession intellectuelle, de la confession d'un esprit moderne soucieux de s'expliquer à soi-même le monde dans lequel il évolue et en même temps de s'organiser « une vie harmonieuse, une vie morale, qui ait sa ligne directrice. »

Fidèle à l'adage antique, rien de ce qui est humain ou de ce qui touche à l'homme ne lui est indifférent et sa curiosité vigilante et passionnée s'attaque à tous les problèmes, qu'il s'agisse de politique ou de métaphysique, de morale ou de religion, de la destinée de l'homme ou du progrès de l'humanité, du cinéma ou de l'école unique, de l'urbanisme ou du machinisme, du féminisme ou du freudisme.

Et sur toutes ces questions, des opinions en général justes et sensées, compréhensives et généreuses, sont données en une langue alerte, d'une verve toute personnelle.

La lecture du livre laisse une impression de réconfort, de confiance en la sagesse des hommes et les destinées de l'humanité. Cette lecture est tonifiante autant qu'instructive, car c'est un livre sain, positif, plein de foi et de générosité, et c'est un bon guide pour chacun de nous pour essayer de comprendre les multiples aspects de la vie moderne.

Quelle réalité formidable que le monde moderne ! Pour des hommes qui comme nous ont vécu jusqu'ici dans la simplicité d'une société patriarcale, dont toutes les manifestations de la vie collective et individuelle sont « ritualisées », si je puis ainsi dire, par une éthique méticuleuse qui ne laisse aucune part à l'imprévu, le spectacle de cette vie ardente et trépidante, aux facettes changeantes et aux complications infinies, est bien fait pour nous dérouter. Elle nous presse, cette vie, de toutes

(1) *Interprétation du monde moderne*, par MAURICE SIMART, Flammarion éditeur.

parts, sans que nous ayons le temps de l'étudier et de la comprendre. Et pourtant, pour la vivre pleinement, il est nécessaire de s'en faire une idée exacte.

Des livres, comme celui-ci, pénétrants et sincères, nous sont d'un grand secours, pour nous aider nous-mêmes à "interpréter le monde moderne".

Voyons quelques-unes des opinions de l'auteur sur certaines questions susceptibles de nous intéresser particulièrement.

Et d'abord que pense-t-il du problème des races ? L'humanité est-elle une, ou bien comporte-t-elle des races supérieures et des races inférieures incapables de se comprendre et de se pénétrer mutuellement ?

" Nous sommes persuadés, dit l'auteur, ne former malgré nos dissemblances, qu'une même espèce, les nègres, les jaunes et nous, et nous ne voyons pas comment refuser l'égalité morale aux indigènes des pays exotiques et de nos colonies.

" Sur ce sujet, les Européens, et plus particulièrement les Français, pensent excellemment. Nous savons pertinemment que certaines races sont si éloignées désormais l'une de l'autre, ethnologiquement, que le croisement n'en est guère désirable. Nous n'avons pas non plus la sottise de placer un coolie perdu d'opium ou un nègre abruti dans sa case à notre niveau humain, par un enthousiasme d'égalité. Mais nous reconnaissons à cet être infériorisé un droit égal au nôtre quant à la vie et à la protection des lois. Mais nous l'accueillons parmi nous avec une tranquillité exempte même de toute surprise dès qu'il se révèle civilisé et cultivé. Admis à notre foyer spirituel, nous laissons prendre à l'homme de couleur, sans récriminer, la place à laquelle sa valeur intrinsèque lui donne droit....

« Cette lumineuse sagesse, cette ouverture d'âme, quand on la compare au vaniteux et brutal ostracisme des Yankees, pour qui jamais science, intelligence ni culture ne peuvent effacer des cheveux un peu crépus, une lunule trop voyante, comme on sent tout de suite la supériorité d'une civilisation à vieux cadres spirituels sur une cohue de milliardaires et de manœuvres spécialisés ! »

L'auteur ne se fait pas illusion sur les défauts de la nature humaine, notamment sur ce fonds d'égoïsme féroce qui fait que

l'homme est souvent un loup pour l'homme. Mais il croit en le progrès et le perfectionnement de l'humanité, et en ce qui concerne les guerres qui sont le fléau des peuples, il estime qu'il est possible de travailler à leur disparition en inculquant aux hommes des principes de paix et d'amour. Ce qu'il faudrait, c'est que chaque peuple ne se cantonne plus dans un nationalisme exclusif et hargneux, mais apprenne à rendre justice aux autres peuples, à les comprendre, à sympathiser avec eux. Les peuples européens qui sont les plus évolués doivent donner l'exemple, et pour commencer, tous les hommes de cœur doivent s'efforcer à faire triompher l'idée d'une confédération européenne, de ce qu'on a appelé les « Etats-Unis d'Europe », en attendant un jour les Grands Etats-Unis du monde. Pour cela, il faudrait faire abstraction de tous les particularismes nationaux et réaliser une sympathie active avec les autres nations, sympathie faite d'indulgence réciproque, de bienveillante divination et de généreuse compréhension.

« Dans une même sympathie unissons l'Angleterre industrielle, mère de la liberté citoyenne et titulaire de la plus riche littérature des temps modernes ; l'Amérique aux beaux fils loyaux et sportifs, si touchante dans son ardeur à doter à coups de milliards les bibliothèques et les laboratoires ; l'Allemagne, grande force de labeur ordonné, qui a été une des deux ou trois nations à créer la science contemporaine, et qui n'a qu'à rejeter un haillon de passé souillé pour retrouver sa place au rang des plus dignes ; l'Italie, terre magnifique peuplée d'âmes ardentes, qui rappela le monde à la vie au 16^e siècle et réussit à faire fleurir un puissant Etat là où hier encore, n'étaient que souvenirs ruineux ; l'Espagne, peuple si noble et de vie si pure, la Russie, immense colosse enfant qu'il serait odieux et funeste de laisser grandir dans l'isolement ; et l'honnête Belgique où tout Européen se sent chez lui ; et la Suisse qui nous prouve depuis des siècles que l'homme peut vivre libre et les mains pures... »

De toutes les nations européennes, la France se trouve être par sa nature la plus apte à réaliser cette compréhension intuitive et sympathique, et à remplir le rôle de conseiller et de guide dans cette future confédération :

« Le Français, dit l'auteur, a assez de défauts pour qu'on lui reconnaisse cette qualité : la compréhension, la tolérance, qui l'a fait notamment le seul peuple colorisateur qui ne soit pas haï des indigènes, et qui le rend également si apte à diriger un débat international.

« Nous avons de tout dans notre pays, de lourds Flamands, des Bretons rêveurs, des Lorrains obstinés et toute une gamme de brillants Méridionaux. Comment les chefs d'un pays où fleurissent à la fois le houblon et l'oranger, où croissent le palmier et le sapin, ne seraient-ils pas prédisposés aux conseils d'une confédération ?... »

« Ajoutons que la France est satisfaite. Ses envieux disent : gavée. Ce n'est pas elle qui apportera jamais le trouble dans une assemblée. Il n'y aurait pas d'élément plus stabilisateur. »

Le livre abonde en idées générales et générales, en aperçus originaux et dirait-on primesantiers, en opinions sensées et justes, en observations savoureuses, en trouvailles de style du plus heureux effet. Il est impossible de les résumer ou de les citer tous.

Notons une critique très judicieuse du freudisme, dont l'auteur admet le principe qui est la prédominance du sexuel dans la vie psychologique, mais dont il n'approuve pas l'extension abusive; une « interprétation » non moins juste de la question de « l'école unique », terme qu'il trouve impropre et propose de remplacer par celui de « culture gratuite », à propos de laquelle il a cette jolie formule : « Il faut draguer la mer sociale avec soin pour ne pas risquer de laisser échapper une seule perle »; des remarques profondes sur la religion, la morale, l'art, l'empirisme, la prétendue irresponsabilité des criminels anormaux, etc, etc.

Sur l'amitié : « L'amitié, digne de ce nom, celle que notre adorable La Fontaine plaçait avec regret au Monomotapa, doit être — quand elle a délibéré et choisi — intégrale, intangible et, comme l'amour, sourde à ce qui n'est pas l'appel de l'objet aimé. — La justice ? C'est à la collectivité de l'appliquer. Celui que j'aime et qui souffre, en quoi mériterai-je le titre d'ami s'il ne lui offre que la justice, puisqu'il a le droit de l'exiger de l'indifférent ? »

Sur la passion qui n'est qu'un « survoltage » donnant soudain au moteur vital une allure excessive et dangereuse », et l'amour qui est « un sentiment spécifique de l'humanité, un composé de jugements intellectuels, de décisions sociales et d'attraction physique, de goût sexuel », l'auteur fait ces réflexions savoureuses :

« La passion pure, ce n'est qu'une congestion physiologique dont on pourra sans doute quelque jour se guérir par une piqûre hypodermique. En traitant les accès de rut comme on fait de la migraine ou des crises de fièvre paludéenne, on évitera bien des tourments à l'humanité.

« Ne disons point que, ce faisant, l'homme se privera d'une des grandes joies terrestres. Ce serait confondre le rut et l'amour satisfait. Certes on ne se décidera jamais de se châtrer pour être heureux. Seulement celui qui gardera sa virilité au service de son amour, se droguant au besoin quand l'impulsion saisonnière le saisira, évitant ainsi de lever sa jupe à la première martonne venue, si laide et si sale qu'elle puisse être, — celui-là aura tué en lui la brute sans diminuer l'homme. »

Et ces considérations sur le rôle éminent de la littérature, auxquelles nul de ceux qui ont l'honneur de tenir une plume ne peut ne pas souscrire :

« Les littérateurs professionnels peuvent, s'ils y tiennent, hâter cet instant de la civilisation où les frontières cessent d'être des fossés psychiques. C'est en ne manquant pas une occasion, que ce soit par le moindre article de journal ou dans un ouvrage de haute philosophie, de rappeler qu'il y a au fond de l'âme de tous les hommes assez de ressemblances pour espérer d'aboutir quelque jour à un pacte de compréhension et d'indulgence universelles.

« ... L'influence que certains hommes de lettres peuvent prendre sur leurs contemporains est proprement formidable. En comptant les centaines de milliers d'acheteurs d'un roman à succès, les millions de lecteurs d'un journal quotidien, combien reçoivent ainsi le petit coup de pouce habile qu'une cinquantaine de lignes éloquentes peuvent donner à leur pensée hésitante ?

« De quelle prudence ne doit donc pas témoigner l'écrivain qui se sait un public attentif ! Quelle possibilité de bien ou de

mal faire ? O petits caractères d'imprimerie, vous avez centuplé la portée de l'apologue ésovien ! »

Bref, *l'Interprétation du monde moderne* dont nous avons tiré les larges extraits qui précèdent, est un livre profond et

sincère, tonifiant et enthousiaste, qui fait penser et réfléchir, et dont je recommande la lecture à ceux de nos compatriotes qui ne se contentent pas de se gaver l'esprit d'une certaine littérature malsaine et frelatée.

PHAM QUYNH

TOMBEAUX SOUS LA PLUIE

La pluie continue de tomber, comme elle ne tombe qu'à Hué, sans doute : continuellement ! Pas d'éclaircies, pas de répit, pas d'arrêt ! Nuit et jour, la pluie monotone, avec une petite bise assez aigre ! Si toute cette eau tenace n'avait à laver une végétation fraîche, verte, luisante, ce serait d'une désespérante tristesse.

Je me renseigne. « La saison des pluies est finie », me dit l'un. « C'est la saison des pluies qui commence », me dit un autre. Et d'autres avis me laissent dans une grande perplexité ; selon tel, avec deux ou trois jours de patience, je retrouverai le beau temps ; selon tel autre, il ne cessera de pleuvoir qu'au mois d'avril.

Alors je pars ! Je vais enfin visiter ces tombeaux fameux, qui sont la parure et l'orgueil de Hué la pluvieuse.

Et d'abord, que ce soit au tombeau de Khai-Dinh, accroché à nu sur le flanc d'un coteau ; que ce soit à cette colline prédestinée qui réunit trois tombes : celle de Tu-Duc, celle de Dong-Khanh et celle de la mère de Khai Dinh ; que ce soit au coin de terre qui, par un paradoxe étrange, fait voisins dans la mort le père de Gia-Long, la mère de Tu-Duc et le roi Thiêu-Tri ; que ce soit le site enchanteur que choisit, pour dormir, l'orgueilleux Minh-Mang ; que ce soit enfin, le vallon verdoyant et trempé où Gia-long voulut être étendu, près de sa mère et de ses deux femmes, la nature est belle, même sous la pluie persévérante ! Le sol est mollement ondulé : les cours d'eau sont clairs, tout habillés de verdure, les filaos et les pins, que rehausse parfois la grande tache sombre d'un ficus, font à la terre un manteau, grave comme il con-

vient ; d'innombrables tourterelles, que protège le respect dû aux lieux funèbres, jettent dans l'espace mélancolique leur roucoulement d'amour, doux et discret ; la note claire d'un champ de ma, entrevu entre deux collines, rehausse la symphonie mineure que chante ici la terre ; et la pluie même, *la pluie aux pieds bleus, la pluie aux doigts verts*, en estompant le paysage, ne l'abîme point. Il est, ce paysage, tout harmonie, propice aux rêveries, favorable à qui repose, et si toute une famille de rois l'ont choisi pour y dormir à jamais, c'est, sinon la preuve d'une grande sagesse, du moins celle d'un goût qu'il n'est pas possible de discuter.

Devant tant de grâce, tant de douceur, unies parfois à des marques d'art véritable, l'historien et le philosophe doivent désarmer, car il devient impossible d'être sévère, quand les regards se sont attardés sur ces sépultures dont le cadre est d'un charme infini. Aussi farouche ou cruelle qu'ait été leur vie, aussi peu ouvrière, aussi néfaste même, ces rois, en se réservant de tels mausolées, et en de tels lieux, se sont assurés de l'indulgence de qui viendrait les voir, là où ils dorment.

Pourtant, ce goût qui les a conduits, bien plus qu'une tradition quelconque, à choisir l'emplacement destiné à leur tombe ne les a pas toujours guidés pour concevoir et faire exécuter le monument funèbre lui-même.

Ils ont eu, presque tous, le temps d'y songer. Ils ont eu, presque tous, le loisir de méditer longuement sous les arbres qui, plus tard, devaient ombrager leur sommeil. Car — et c'est là une coutume des plus étonnantes et des plus touchantes — ces rois d'An-

nam ont habité, de leur vivant, le lieu de leur demeure éternelle ; avant le tombeau, une maison de campagne!... Et durant des mois, la cour entière vivait à l'endroit où, plus tard, elle viendrait inhumer la dépouille de son souverain !

Or, de ces rêveries *ante mortem*, ne sont pas nés que des chefs-d'œuvre !

Voici le dernier de ces rois : Khai-Dinh. La vie ne lui était pas promise pour longtemps. Il savait ses jours comptés, et que le temps, sinon les qualités, lui manquerait pour accomplir œuvre de roi. Alors il a voulu que la majesté royale entourât d'une pompe inouïe le corps fragile qui supportait avec peine le poids de la couronne et le souvenir de grands aïeux. Œuvre énorme, surchargée d'ornements, sa tombe se dresse, monumentale, au haut d'escaliers durs à gravir. Homme de petite taille et de faibles forces, il a voulu des marches de géant ! Roi de courte vie et de peu de pouvoir, il a voulu les marques posthumes de la plus grande puissance : et sa cour d'honneur est peuplée de deux fois plus d'éléphants, de chevaux et d'hommes de pierre que celle de Gia-Long !

Est-ce beau ? Oui ! Je crois qu'avec la patine du temps, ces propylées et ces palais, ces marches gigantesques au long desquelles semblent glisser avec lenteur des dragons colossaux prendront, malgré l'excès ornemental, assez grande figure.

Quant à l'intérieur, mieux vaudrait, peut-être, n'en point parler. La mosaïque, utilisée avec modération, eut mis, dans les ors et les rouges, une teinte claire, scintillante, d'excellent effet ; employée avec une exagération envahissante, inimaginable, elle produit un effet de clinquant du plus mauvais goût. Ce n'est pas seulement laid et choquant, c'est hurlant, et l'on se demande, devant le masque modeste, impassible, vraiment digne, que montre la statue du roi défunt, quel rêve chimérique a pu s'insinuer dans ce calme esprit, et réussir à lui imposer, pour l'éternité, les mille et mille facettes saugrenues de ces milliers de *cai bat* cassés !

Voici Thieu-Tri, petit-fils de Gia-Long. Sa culture respecte l'ordonnance traditionnelle : sans parler des deux obélisques, dont la signification donne lieu à controverse, entrée à trois portes, dont la centrale est réservée à l'empereur ; cour d'honneur,

avec les statues rituelles ; pavillon de la stèle ; temple de l'âme, et enfin tombeau.

Les dalles moussues, affreusement glissantes sous la pluie, conduisent au dernier portique ; là, les douves entourent un haut mur où une porte a été pratiquée, mais soigneusement fermée ; derrière, c'est la colline, les bois tristes et, quelque part, la tombe ; nul n'y vient ; nul, peut-être, ne sait où elle est.

La même disposition est observée pour d'autres sépultures, notamment celle de Minh-Mang. C'est que, dans l'histoire d'Annam, les usurpateurs ont toujours eu pour souci de violer la tombe des rois déchus et de faire jeter leurs cendres au vent ; dérober l'emplacement du corps est une précaution pour le repos de l'âme !

Et puis les rois sont ensevelis dans un cercueil très grand, beaucoup trop grand pour eux, et leur dépouille y est molleusement calée avec des vêtements de prix, de riches étoffes, le tout parsemé de bijoux et d'objets précieux. Alors, comme il est des voleurs sur qui l'appât du gain agit plus puissamment que la crainte de la vengeance des morts et des vivants, il est bon que leur audace soit, d'avance, découragée.

Voici Dong-Khanh. Fils aîné de Kien-Thai-Vuong (lui-même vingt-sixième fils de Thieu-Tri) quand il monta sur le trône, il avait le souvenir de Duc-Duc, roi vingt-quatre heures, puis assassiné ; celui de Kien-Phuoc, roi huit mois, puis assassiné ; celui de Ham-Nghi, roi onze mois, puis déposé. Frère de Ham-Nghi et de Kien-Phuoc, cousin de Hiep-Hoa, parent de Duc-Duc, s'il a régné trois ans et demie, ce dut être avec la hantise de la mort ! Lui n'a eu ni le loisir ni, probablement, le goût d'organiser sa dernière demeure, constamment inquiet qu'il était, sans doute, de l'heure à laquelle elle lui serait assignée. Aussi est-elle la plus médiocre de ces tombes de rois, non par les dimensions mais par le caractère.

Voici Tu-Duc, le voluptueux et le cruel. Il dort dans le plus doux décor qui soit et, suprême raffinement, il a fait conserver, près de son tombeau, les bains où s'ébattaient ses femmes, sous ses regards et sous la caresse du soleil. Aujourd'hui qu'il fait triste, qu'il pleut inlassablement, aujourd'hui que les herbes ont envahi et sali l'étang, aujourd'hui que la mousse rend

les dalles glissantes et que le temps a fait les pilotis fort vétustes, ces bains semblent une pauvre chose abandonnée, mélancolique, toute empreinte du charme des choses désuètes. Le silence et la solitude y ont remplacé la vie, le bruit, la gaieté et il faut un effort pour imaginer ces boiseries toutes flambantes neuves, des rires, des musiques, des corps souples et nus...

Voici Minh-Mang. Il s'est mis à l'abri de la rivière, et celle-ci lui a donné, pour l'étang compliqué qu'il rêva, un filet de ses eaux claires. Ordonnance rigoureuse, orgueilleuse, dont la pompe a son maximum dans la stèle, énorme bloc de pierre taillée et gravée. Tout est là somptueux et beau, même les arbres.

Il faut voir le tombeau de Minh-Mang au coucher du soleil, m'avait-on dit ! J'aurais voulu ; hélas !... c'est par la pluie battante, et marchant avec des précautions infinies pour ne pas m'étaler irrévérencieusement sur les dalles funèbres, que j'ai côtoyé l'étang, le bel et langoureux étang dont l'eau glauque inscrit, autour des pavillons et des cours, un immense caractère « bonheur ». Une dernière douve, un dernier portique, une poterne fermée, un mur... et c'est là, dans la colline, sous les pins majestueux, que le roi dort, quelque part... Après le faste, la modestie, la dissimulation, le mystère...

Reste Gia-Long. Mais celui-ci fut le premier, et aussi le plus grand. J'ai longuement médité devant son austère sépulture, et pour connaître mes dernières notes, prises sous la bruine, il faudra que vous me lisiez encore une fois.

...

Celui-ci fut le premier et le plus grand des rois *Nguyen*.

Pourtant, il ne fut ni un grand capitaine, ni un grand administrateur. Battu plus souvent que vainqueur, il dut, par trois fois, fuir sa patrie, et même chercher refuge auprès d'un roi étranger, ennemi des siens. Il connut l'île d'Elbe et Sainte-Hélène ; jamais Austerlitz ! Les fautes des *Tay-son*, l'épuisement de tout l'empire, l'écroulement des *Trinh*, la faiblesse des derniers *Lé*, l'aide d'une poignée de Français permirent à son énergie indomptable de s'emparer du sceptre. Si l'on s'était, au contraire,

emparé de lui, il eut été décapité comme allié de l'étranger, rebelle à son roi et traître à sa patrie. D'ailleurs, à cette époque, c'était comme avait dit un prince révolté, quarante ans avant : « Rebelle ! Il y a longtemps qu'on ne sait plus qui est rebelle ou non ! »...

Il ne fut pas un grand homme, mais il fut un homme ! Un homme dont la qualité supérieure, la volonté la plus persévérante qui puisse être arriva à vaincre le sort qui lui avait été obstinément contraire.

Peut-être n'a-t-il été roi que parce que, finalement, le sort plia devant lui, ouvrant à ses pas une route qu'il n'avait point, d'abord, ambitionné de parcourir.

Quand *Nguyen Anh*, le futur *Gia-Long*, l'homme qui repose ici dans une tombe rigide, sans aucun ornement, commença à guerroyer, il ne songeait pas à l'empire, toujours soumis au pouvoir nominal des *Lé*, mais à reconquérir le fief de son aïeul *Nguyen Haang*, dont sa famille avait été chassée par *Trinh Xum* d'une part, par les *Tây-Son* d'autre part, c'est-à-dire la Haute-Cochinchine, dont le chef-lieu était Hué, et le titre de *Chua* du Sud. La chute presque simultanée des *Lé* et des *Trinh*, puis la déconfiture des *Tây-Son* lui donna plus qu'il n'avait rêvé : l'Annam entier et le titre de roi. Il prit tout, d'une main ferme !

Il prit tout et, sur une terre connaissant la paix pour la première fois depuis près de trois siècles, gouverna un royaume d'Annam plus grand qu'aucun, allant de la Chine au golfe de Siam.

Il gouverna, lui l'ancien rebelle fugitif, dont le père, victime d'intrigues de palais, était mort en prison, il gouverna mieux que les rois d'ancienne lignée, et sa descendance, qui souvent ne le valut pas, se trouva quand même assise solidement sur le trône qu'il lui avait conquis.

On a dit qu'il gouverna avec bonté ; même, certains insinuent que cette bonté lui venait d'avoir fréquenté l'évêque d'Adran et d'avoir par lui connu la charité chrétienne.

Ce n'est pas possible. Quand un homme a fait preuve, pendant trente ans, d'une ambition que les pires désastres n'ont pu ébranler ; quand cet homme embrasse soudain l'objet d'une ambition plus grande

encore et l'étreint farouchement, pour lui et pour sa postérité, il ne peut s'agir de tendresse de cœur ni de pitié.

En 1776 il avait fait mettre à mort *Phuong-Cong*, commandant des troupes chinoises, son allié, pour venger une injure familiale. En 1801 il fit mettre à mort le dernier des *Tay-Son* : *Canh-Thinh*, avec tous les membres de sa famille; *Canh-Thinh*, fugitif, avait été pris dans la forêt avec les siens. Pas de clémence : la force ! la force qui, seule, au pays d'Annam, impose silence et respect ! Telle semble être la pensée de celui qui prit comme nom de règne *Gia-Long*, c'est-à-dire Souveraine Extension.

Sur son empire nouveau, enfin pacifié, le nouveau roi, à qui l'extermination des familles rivales et, plus encore, l'épuisement où des siècles de guerres avaient plongé le pays, donnaient un répit que ses prédécesseurs n'avaient point connu, vécu, en dépit des apparences, avec la crainte de nouveaux malheurs et le souci de les écarter.

Aussi donna-t-il à la majesté royale une rigueur nouvelle, contrastant avec la veulerie des derniers rois *Lé*. L'homme, il est vrai, était d'un tout autre caractère.

La rigueur, telle fut sa maxime, sa pensée secrète et publique. Telle est l'ahure qu'il a donnée à son tombeau.

On accède à celui-ci par un chemin long et détourné, comme l'homme dut cheminer longtemps, par bien des traverses, avant d'atteindre à son but.

Mais si le monument n'est ni fastueux ni haut placé, il a l'orgueil rigide de celui qui l'a voulu ainsi, et ses grandes lignes sombres et nues, la haute muraille courbe qui le limite, l'austérité sèche du pavillon, sont comme incrustées avec défi dans la terre.

Rien ne doit ternir la majesté royale qui n'a point besoin d'ornements, ni de louanges ! Aussi la stèle a-t-elle été dédaigneusement rejetée sur un côté, au lieu d'être placée immédiatement après les trois portes. Pas besoin que le passant puisse lire sur la pierre : ici repose *Gia-Long*, qui fut ceci et fit cela ! . . . la gravité nue, presque sauvage de la sépulture doit lui apprendre suffisamment qu'il est en face du tombeau d'un roi, du premier de la dynastie, du plus grand !

Ce souci du respect absolu de sa majesté faillit coûter la vie au premier *Nguyen*, Un bâtiment s'abattit sur lui au cours d'un

typhon et le roi se trouva pris sous les décombres, souffrant et en danger de périr. Les assistants, terrifiés, n'osèrent faire un geste pour le secourir, persuadés que cette atteinte à la dignité royale les eût condamnés à la mort, et il fallut que *Gia-Long* leur donnât l'ordre formel de le tirer de là pour qu'ils osassent approcher !

Ce même souci coûta la vie à un pauvre pêcheur. Les *Tây-Son*, après avoir chassé le *Chua Duê-Tong* de Hué, avaient violé la sépulture du père de *Gia-Long* et jeté les os dans la rivière. Un pêcheur ramena un jour dans son filet un crâne humain ; le roi pensa qu'il s'agissait des restes de son père. Il se piqua à la main et versa une goutte de son sang sur le crâne, qui a absorbé aussitôt la goutte rouge. Le roi en conclut que la preuve était faite que ce crâne était bien celui de son père et fit élever le tombeau qu'on voit, au bord de la rivière, à l'endroit où le crâne avait été retrouvé. *Mais il fit décapiter le pêcheur, qui avait porté la main sur une tête royale !*

Ce souci rigoureux d'une majesté immarcescible trahit l'inquiétude. *Gia-Long*, arrivé, après trente années de luttes et de revers, au-delà du résultat rêvé, a trop de souvenirs de malchances et de défaites pour avoir tout-à-fait confiance en son étoile et, si peu que ce soit, confiance en ses gens. Alors il les courbe, ces gens, dans une obéissance absolue et il se garantit du sort, en restant sur son ancien terrain, le plus sûr : le fief presque tricentenaire des *Nguyen*.

Ainsi en sa sépulture, il a rejeté la stèle, dont sa majesté devait se passer, mais il garde l'écran, dont sa prudence a besoin ! Aux hommes il cache son nom et ses actes, que sa gloire a dû leur apprendre et que l'orgueilleuse nudité de son tombeau leur rappelle. Aux mauvaises influences, aux génies maléfiques, il cache sa dépouille, par l'écran symbolique, fait de terre et d'arbustes.

Ce n'est pas sans un étonnement profond que le visiteur observe cela ! Nulle crainte des hommes, ennemis ou voleurs ! celui qui les a vaincus ne craint pas les hommes, même une fois mort ! Et loin de dissimuler l'endroit où il git, comme feront *Minh-Ming*, *Thieu-Tri* et d'autres, il élève une terrasse d'où l'on peut voir sa tombe, au milieu de l'enceinte, sa tombe sans

aucun ornement. Mais crainte des esprits : contre leur malveillance possible, cet écran de verdure, suffisant pour les tromper !

Tout orgueilleux qu'il ait été, tout tendu par l'effort tenace, Gia-Long a eu peur de la solitude. C'est là qu'il trahit ce que son cœur, probablement, contenait et de tendresse et de faiblesse, oui ! ce cœur d'homme fort !

Dans la boucle de la rivière où semble délimité l'espace que le grand roi s'accorda pour dormir à jamais, dorment sa mère et ses deux épouses ! Trois femmes, près de ce lutteur obstiné ! Pas d'autre compagne, mais surtout pas de solitude !

La première épouse est à côté de lui, dans une tombe exactement pareille, allongée à côté de la sienne, au sein même de l'enceinte. La seconde épouse a sa tombe non loin, avec sa pagode ; et la mère du roi repose en vue du tombeau de son glorieux fils !

Piété inattendue qui adoucit l'austérité voulue du mausolée royal et tempère l'impression de rudesse orgueilleuse que l'aspect des choses donne ici, en dépit de la douceur de la nature, par la volonté du roi défunt.

Bientôt peut-être, le roi *Bao-Dai* rentrera à Hué, par la porte d'honneur, fermée depuis son départ et qui ne doit se rouvrir que pour lui. Sous les lambris sculptés et dorés de son palais, où les vases de Sèvres et de Saxe voisinent avec les vieux

bleus, attestant, comme le drapeau jaune portant les trois couleurs en écusson, l'union loyale, l'amitié de l'Annam et de la France — de l'Annam où dorment ses ancêtres, de la France où il alla acquérir la culture occidentale — il se prendra parfois, peut-être, à rêver à ceux qui s'assirent avant lui, sur son trône. Peut-être qu'en dehors des cérémonies rituelles, il voudra rendre hommage à leurs os, prendre le conseil de leur âme flottante parmi les pins odorants, heureuse dans le séjour qu'elles se choisirent à elles-mêmes.

Si il est, ainsi qu'on le dit, digne arrière-petit-fils de celui qui fonda la dynastie ; si, dans un sang renouvelé, coule le meilleur de l'illustre et lointaine parenté, ce n'est pas au tombeau de Khai-Dinh, son père, digne et résigné, ce n'est pas au tombeau de Dong-Khanh qui régna dans la crainte, ce n'est pas au tombeau de Tu-Duc le cruel, de Thieu-Tri le mystérieux, ce n'est pas au tombeau somptueux du fastueux Minh-Mang qu'il recueillera la meilleure leçon : c'est au tombeau de Gia-Long ! Au tombeau de Gia-Long, qui fut un homme, énergique et tenace en ses ambitions, fidèle à ses amis et dont la dureté peut-être nécessaire s'adoucit du témoignage de tendresse pieuse qu'il donna, en appelant à dormir éternellement près de lui, sa mère et ses femmes.

VINGTRAS

(France-Indochine).

